

## Fiche du FIFF

## 28e FIFF

Festival international de  
Films de Fribourg

29 mars au 5 avril 2014

Luc et Jean-Pierre  
Dardenne, hôtes  
d'honneur du FIFF



**Pour connaître le public-cible,  
aller sur :**

**Site de l'Organe cantonal (VD  
et GE) de contrôle des films :**  
<http://www.filmages.ch/>

**Commission nationale du film  
et de la protection de la jeu-  
nesse :**

[http://filmrating.ch/fr/verfahren  
kino/suche.html?search=](http://filmrating.ch/fr/verfahren/kino/suche.html?search=)

**et si ces organes n'ont pas  
noté le film, essayer encore :**

[http://www.imdb.com/title/tt184  
3866/combined](http://www.imdb.com/title/tt1843866/combined)

**et dérouler le menu jusqu'à  
« Certification »**

\*\*\*\*\*

**CONTENU**

Page 2

**Siddharth**, Richie Mehta,  
Inde, Canada 2013, 96'

Page 3

**Han Gong-Ju**, Lee Sujin,  
Corée du Sud 2013, 112'

Page 4

**Matar a un Hombre – To kill  
a Man**, Alejandro Fernandez  
Almendras, Chili 2013, 83'

**Dast Neveshtehaa Nemi-  
soosand – Manuscripts  
Don't Burn**, Mohammad  
Rasoulof, Iran 2013, 127'

**L'embarras du choix**

La 28e édition du Festival international de Films de Fribourg proposait près de 120 films de quelque 40 pays différents. Ces cinématographies venues de toutes parts, miroirs du monde, parlent de crises, d'injustices, de catastrophes, rébellions, résistance, mais aussi de solidarité et d'espoir. La « **Compétition internationale** », une douzaine de films récents, ne privilégiait aucun continent ni aucun genre, même si le film de genre y était largement représenté.

En dehors de la « **Compétition internationale** », nous avons choisi quelques fleurons de la section « **Le Cinéma de Genre: Survivre !** » qui, par le biais de la fiction, re-visitait des catastrophes qui ont fait trembler la planète (tremblements de terre, raz-de-marée, catastrophes chimiques, typhons, épidémies, etc.). Le film catastrophe, en pleine renaissance, eut son âge d'or dans les années 1970, reflétant les peurs des pays touchés et de ceux qui pourraient l'être. Une thématique

qui laisse filtrer des jugements sévères sur l'économie, les fractures sociales, la politique politicienne qui ne se préoccupe guère du bien-être des citoyens et du pays.

Grande absente dans notre programme (à regret): la carte blanche à Jean-Pierre et Luc Dardenne en leur présence, nos horaires ne s'y prêtaient pas. Petite consolation: les Dardenne avaient été les invités d'Hervé Dumont à la Cinémathèque suisse en octobre 2005, et nous avons hanté les lieux pour tout découvrir de ces maîtres du cinéma social. Thierry Jobin a frappé juste et fort en les invitant au FIFF: qui mieux qu'eux représente le regard du cinéma sur les conflits sociaux et familiaux ?

Enfin, nous avons butiné dans les autres sections, salué au passage le comédien français Patrick Chesnais venu présenter **La Braconnne** de Samuel Rondiére et aperçu de loin l'immense réalisateur Jerry Schatzberg, autre hôte d'honneur du Festival.

**FIFF forever !**

Il y a un plaisir jubilatoire chez Thierry Jobin, directeur artistique, et ses deux complices, Jean-

Philippe Bernard, journaliste, et Marc Maeder, programmateur, lorsqu'ils nous présentent des films, et ce plaisir est contagieux !

## CONTENU (suite)

Page 5

**Feng Ai – ‘Til Madness do Us Part**, Wang Bing, France, Japon, Hong Kong 2013, Documentaire, 227’

Page 6

**Pelo Malo – Cheveux rebelles**, Mariana Rondon, Venezuela 2013, 93’

Page 7

**El Cerrajero, Lock Charmer**, Natalia Smirnoff, Argentine 2014, 77’

**Seeking a Friend for the End of the World – Jusqu’à ce que la Fin du Monde nous sépare**, Lorene Scafaria, Etats-Unis 2012, 101’

Page 8

**Ta-Weo – The Tower**, Kim Ji-hoon, Corée du Sud 2012, 121’

Page 9

**Gamgi – The Flu**, Kim Sung-Su, Corée du Sud 2013, 122’

**Tao Qu Sheng Tian – Out of Inferno (3D)**, Oxide et Danny Pang, Chine, Hong Kong 2013, 207’

Page 10

**03:34 Terremoto en Chile**, Juan Pablo Ternicier, Chili 2011, 100 minutes

**The Cassandra Crossing – Le Pont de Cassandre**, George Pan Cosmatos, Italie, Grande-Bretagne, Allemagne, France 1976, 129’

Page 11

**Mystery Road**, Ivan Sen, Australie 2013, 112’

**Wake in Fright (Outback)**, Ted Kotcheff, Australie 1971, 114’

2013 avait vu le nombre d’entrées passer de 32’000 à 36’000. En 2014, c’est 1’000 de plus : 37’000 entrées ! « *Et ce n’est pas fini !* », a garanti Thierry Jobin.

On s’est fait plaisir, tout en portant un regard pédagogique sur les films et se posant sans y répondre la lancinante question : est-ce que ce film pourrait apprendre quelque chose à nos chères têtes blondes ? Forme et fond réussiraient-ils à leur faire oublier de jouer avec leur portable ou leur iPod ? Nous sommes tentés de répondre « oui » pour la plupart des films recensés ci-après.

Comme vous le savez, le FIFF a mis en place tout un dispositif de médiation culturelle à l’intention des écoles : [www.e-media.ch](http://www.e-media.ch) réalise des fiches pédagogiques pour les films de la section **Planète Cinéma**, où Cécilia Bovet et Cyril Werndli attendent les inscriptions des classes ([scolaires@fiff.ch](mailto:scolaires@fiff.ch)).

Les dossiers – disponibles en français et certains en allemand – proposent des pistes de réflexion et des activités en lien avec les aspects thématiques et formels des films. Le but est d’encourager les enseignants à intégrer le cinéma dans leur enseignement. Un encadrement pédagogique est proposé dans le cadre de séances à prix tout à fait concurrentiels. Enfin le **blog de Planète Cinéma** est une plateforme d’échange de points de vue pour les jeunes spectateurs et critiques en herbe : <http://blogplanetecinema.wordpress.com/>.

Dans les pages qui suivent, nous ne manquerons pas de signaler si un film est distribué en Suisse. Mais l’expérience le confirme : bien des bijoux vus dans des festivals ne font pas carrière sur les écrans, les distributeurs étant rendus frileux soit par la longueur, soit par le caractère pointu de la thématique. Et c’est bien

dommage. Heureusement, il y a encore un marché du DVD/ Blu-Ray et le téléchargement !

## **Nos 19 recensions :**

1. **Siddharth**, Richie Mehta, Inde, Canada 2013, 96’, **Section « Compétition Internationale » (fiche pédagogique e-media) Distribué en Suisse par Praesens Film. [Notre fiche pédagogique e-media.](#)**

Mahendra est réparateur de fermetures-éclair à New Delhi, ses gains ne suffisent pas à entretenir sa femme et ses deux enfants. En envoyant son fils de 12 ans, Siddharth, travailler à Ludhiana (ville du Pendjab à quelque 300 kilomètres de New Delhi) chez un cousin éloigné de son beau-frère, il espère améliorer le quotidien familial. Mais Siddharth, qui devait revenir au bout de deux mois pour Diwali (Fête des Lumières), ne donne plus de nouvelles. Son patron, que les parents affolés parviennent à joindre par téléphone, affirme qu’il s’est enfui au bout de deux semaines. Au poste de police de son quartier, Mahendra se fait tancer : le travail des enfants est interdit. La fonctionnaire enregistre néanmoins sa plainte. Mais comment rechercher le disparu avec les vagues informations que fournit ce père illettré ? Il n’a pas de photo, ne connaît pas l’âge de son fils, et ne maîtrise pas le vocabulaire pour bien le décrire. Un petit Indien de 12 ans ressemble à un autre, l’Inde compte plus de 1,2 milliard d’habitants et selon une statistique de 2005, le tiers de la population a moins de 15 ans ! Tous les dix ans a lieu un recensement, mais les nouveau-nés sont-ils vraiment inscrits dans un registre d’état-civil ? La scolarisation est obligatoire pour les enfants, mais la loi est-elle vraiment appliquée ? Retrouver un enfant dans l’enchevêtrement de marées humaines que forment les castes et religions en Inde semble quasi impossible : autant chercher une



## Contenu (suite et fin)

Page 12

**Belyi Bim, Chyornoe Ukho / Bim, Chien Blanc à l'Oreille Noire**, Stanislav Rostotsky, URSS 1977, 182'

**Stalingrad 3D**, Fedor Bondarchuk, Russie 2013, 131'

Page 13

**Davandeh - The Runner**, Amir Naderi, Iran 1985, 94'

Page 14

**Le Démantèlement**, Sébastien Pilote, Canada 2013, 111'



aiguille dans une botte de foin. Mahendra n'abandonne néanmoins pas : il emprunte pour aller à Ludhiana, y retrouve les affaires de son fils mais pas trace de l'enfant, revient travailler dur pour rembourser sa dette et rassembler un nouveau pécule qui lui permette de repartir à la recherche de Siddharth : une quête sans fin. Le film de Richie Mehta expose, avec sobriété et authenticité, l'horreur du trafic d'enfants qui sévit en Inde, où près de 45'000 enfants disparaissent chaque année, et l'impuissance générale à l'éradiquer. Portrait d'un pays où les pauvres sont livrés à eux-mêmes, les structures sociales et légales ne font rien pour eux. Sans la solidarité des membres d'une famille ou des voisins d'un quartier, les démunis n'ont aucun recours. Ce film aurait amplement mérité une reconnaissance du Jury international et du Jury Œcuménique !

2. **Han Gong-Ju**, Lee Sujin, Corée du Sud 2013, 112' – **Section Compétition Internationale** – « **Regard d'Or** » du **Jury international – Prix du Jury Œcuménique**

S'inspirant d'un fait divers sordide, le réalisateur Lee Su-jin s'interroge sur les méfaits d'une société rigide et hypocrite. Son héroïne, Han Gong-ju, 17 ans, est délaissée - on ne sait depuis quand - par ses parents (son père est alcoolique, sa mère remariée, aucun des deux ne s'intéresse à elle). Victime d'un viol collectif (43 violeurs masqués, à ce qui est dit !), elle ne cesse d'en subir les conséquences dans une société qui la met au pilori. Les faits sont délétères pour la réputation de l'école, Gong-ju est mutée dans un autre lycée au milieu de l'année scolaire. Son professeur l'emmène à Incheon, et la confie à sa propre mère que cette présence dérange d'emblée. Dans un premier temps, Gong-ju s'en accommode : ici personne ne la connaît, et c'est tant mieux. Mais

le viol a été filmé, seule la victime est à visage découvert... Qui sait si le film ne circule pas sur Internet ? On découvre les événements traumatisants à l'école et les circonstances familiales de Gong-ju par bribes et morceaux insérés dans le récit dans un désordre chronologique probablement voulu, mais souvent pénible. Le film souffre de trop fréquents allers-retours elliptiques, offrant peu d'explications et la principale protagoniste est mutique et complètement paranoïaque. Lorsqu'une nouvelle camarade de classe qui fait partie du « chœur a capella » du lycée découvre les prédispositions de Gong-ju pour le chant, et lui propose de rejoindre le chœur, elle entre en fureur. Ceci d'autant plus que les choristes souhaitent la photographier et l'enregistrer. À l'ère d'Internet et de Facebook, on peut comprendre sa réaction : elle sait qu'elle doit se cacher, et ne peut l'expliquer aux choristes. Elle est seule : son ancien professeur ne se manifeste plus, la femme chez qui elle loge refait sa vie, la police tente de lui faire retirer sa plainte, insinuant qu'elle était consentante. Et son père, pour toucher une récompense promise par la famille d'un des agresseurs, lui fait signer à son insu un papier innocentant celui-ci. En déposant une plainte contre les violeurs, Gong-ju a déclenché un séisme : ce qu'elle dénonce n'existe pas en Corée du Sud ! La colère de cette société qui tente de la museler atteint son paroxysme lorsque les parents de ses agresseurs débarquent dans son nouveau lycée pour la forcer à innocenter leur progéniture. Un épisode de plus dans la descente aux enfers de la jeune fille. Chaque moment de quiétude (lorsqu'elle chante, ou qu'elle nage) est annihilé par un retour en arrière évoquant l'horreur qu'elle a vécue. On dit que la Corée du Sud est tristement célèbre pour détenir le record mondial du taux de suicides des jeunes, devant le Japon. Dans son premier long métrage, Lee Su-jin mène une



Jorge (Daniel Candia) dans  
*Matar a un Hombre*



*'Til Madness do us Part*

réflexion sur le suicide, l'injuste opprobre qui frappe les victimes de crimes sexuels, et l'immense hypocrisie développée pour sauver la face, dans une société et un monde virtuel qui dévoilent tout et n'importe comment.

3. ***Matar a un Hombre – To kill a Man***, Alejandro Fernandez Almendras, Chili 2013, 83', **Section « Compétition Internationale » - Prix spécial du Jury international – Prix « Don Quijote » du Jury FICC (Fédération internationale des ciné-clubs)**

Jorge, paisible garde-forestier dans un domaine privé, travaille dur pour des gains fort modestes. Il veille à la bonne santé de la nature environnante, il dispose d'un véhicule de fonction, un camion réfrigérateur. Avec femme, fils et fille, il vit modestement dans une petite maison. Un soir, il est attaqué par des voyous du quartier, alors qu'il rentre fêter l'anniversaire de son fils. Il reconnaît l'un d'eux, Kalule, une fripouille plus tout jeune du quartier, qui ne trouvant pas d'argent sur lui, lui vole son kit de diabétique, dans l'espoir de le revendre. Le fils aîné de Jorge décide de confronter l'agresseur, mal lui en prend : celui-ci le blesse grièvement d'une balle, et déclare ensuite que le jeune homme l'a agressé et qu'il a agi en légitime défense. Faute de témoins à charge, Kalule n'est condamné qu'à dix-huit mois de prison. Mais l'impact de cet épisode a été désastreux sur la famille de Jorge : sa femme l'a quitté, l'estimant responsable du malheur du fils, les enfants vivent avec elle. Jorge vit seul dans un « hôtel » misérable. À sa sortie de prison, Kalule se met à terroriser Jorge et sa famille, qui déposent plainte, font faire des constats, mais les autorités jugent à nouveau les preuves insuffisantes et invoquent l'absence de témoins. Kalule s'enhardit toujours plus, impunément. Jusqu'à ce que Jorge mette fin à sa malfaisance. Le film dénonce les lenteurs d'une

justice inefficace qui s'enlise dans des procédures interminables et se révèle tellement inutile qu'elle pousse les victimes à se défendre. Ce ne sont qu'interrogatoires verbeux, formulaires à remplir, convocations reportées, et surtout représentants de l'ordre qui n'agissent pas. Dans cette machine kafkaïenne qui le broie en silence, Jorge se sent poussé à bout. Il commettra l'irréparable, mais cet irréparable ne l'apaise pas, bien au contraire. La loi du Talion n'est apaisante qu'en théorie. Tuer (matar a un hombre) est un acte grave, irréversible, et profondément invivable. Un film sur la conscience, plus que sur la vengeance.

4. ***Dast Neveshtehaa Nemisoosand – Les Manuscrits ne brûlent pas***, Mohammad Rasoulof, Iran 2013, 127'- **Section « Compétition Internationale » - Mention spéciale du Jury FICC (Fédération internationale des ciné-clubs) – Distribué en Suisse par Xenix Film**

Mohammad Rasoulof a construit son film à partir d'un « accident » connu de tous les Iraniens et qui remonte aux années 1990 : un bus transportant des écrivains iraniens vers l'Arménie où ils sont invités pour un Salon du Livre a eu un accident dans les montagnes du nord de l'Iran. Tout porte à croire qu'il était destiné à éliminer d'un seul coup une partie de l'intelligentsia pas assez soumise. L'un des rescapés a vu le chauffeur sauter du véhicule après l'avoir lancé en direction d'un ravin ! Le film raconte comment, une fois l'« accident » manqué, la police politique iranienne a cherché à faire taire les 21 écrivains qui se trouvaient à bord, au travers du quotidien de deux hommes chargés de faire le ménage pour le régime : on les voit aux prises avec trois écrivains qui cherchent à préserver un manuscrit et leur personne. Tous les procédés de pression, de violence et de chantage sont utilisés. L'un





Mohammad Rasoulof



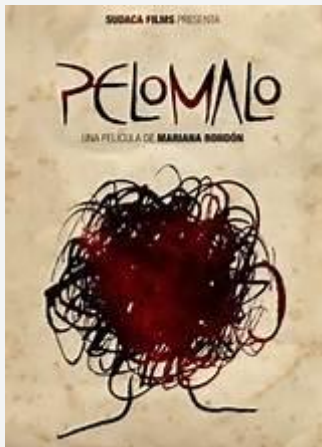
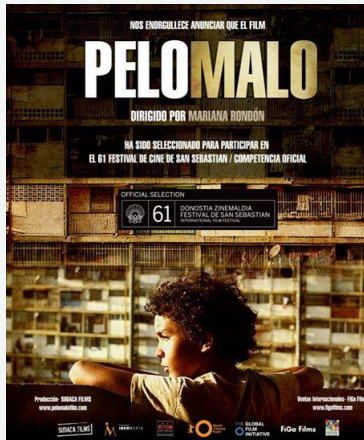
Wang Bing

des deux bourreaux est en même temps préoccupé par la santé de son petit garçon, qui doit être opéré, qu'il faut conduire à l'hôpital et pour cela, il lui faut de l'argent. Entre deux appels à sa femme, ou à l'hôpital, il fait son travail : torturer, humilier, tuer. Le chef des services secrets, un ancien résistant repentini devenu un haut fonctionnaire du régime, est une autre figure effrayante de la répression ("*fier de servir mon Dieu et mon Pays !*"), nommé à la tête de la plus grande maison d'édition du pays, et de disposer des moyens illimités des services secrets : il exerce sa mission d'assainissement avec diligence et minutie. Ce film livre une image terrifiante du régime iranien. Le scénario est par moment énigmatique, on est baladé un peu à l'aveuglette dans un monde opaque, clandestin, où bourreaux et victimes s'affrontent à l'insu de tous. Mais à tout prendre, il ne dit pas les choses à moitié et ne se contente pas d'allusions : Rasoulof a osé une remise en cause frontale du régime politique de la république islamique. Et par son courage, il force l'admiration, lui qui ose dénoncer ouvertement l'oppression totalitaire (comme la montraient *L'Aveu* de Constantin Costa-Gavras ou *Das Leben der Anderen* de Florian Henckel von Donnersmarck) tellement d'actualité dans la République islamique qu'aucun nom n'apparaît au générique si ce n'est celui du réalisateur qui, en 2010, a été condamné à six ans de prison, privé de passeport, interdit d'exercer pendant 20 ans et assigné à résidence. Un triste sort que partage un autre artiste engagé en Iran et bien connu du public occidental : Jafar Panahi. Censuré pendant encore 20 ans sur son territoire, et qui continue de faire des films en secret. Deux heures d'étouffement et de répression, sans « action », ni courses poursuites, ni cascades, ni coups de feu, ni combats corps à corps, juste une implacable violence à l'abri des regards. Un film difficile,

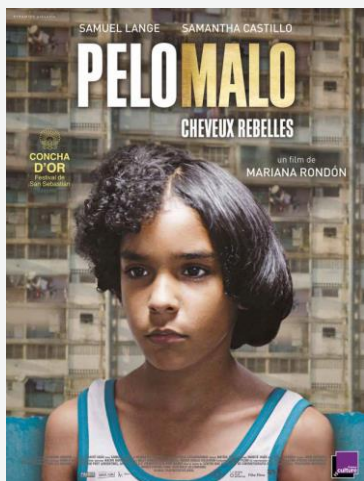
que le jeune public devrait découvrir.

**5. Feng Ai – 'Til Madness do Us Part**, Wang Bing, France, Japon, Hong Kong 2013, Documentaire, 227' – **Section « Compétition internationale »**

De janvier à avril 2013, le réalisateur Wang Bing s'est immergé dans le quotidien d'un asile psychiatrique de la province chinoise du Yunnan. Sa caméra filme des internés ayant perdu toute conscience sociale, toute notion du regard d'autrui, la plupart paraissent abrutis, hébétés. Ils se déshabillent, se promènent nus, crachent, urinent et défèquent à côté de leur lit, dans le couloir de promenade, sans états d'âme, avec une indifférence totale envers la caméra. Wang Bing n'a utilisé que les lumières laissées dans les chambres la nuit, pour ne rien perdre des événements. Les pensionnaires sont plusieurs par chambre : cinq, parfois plus. Certains tournent inlassablement sur la coursive grillagée de leur étage, qui domine une sorte de patio. D'autres restent assis, prostrés : rien ne leur est proposé pour passer à l'ennui, si ce n'est un local commun où il semble y avoir un programme de dessins animés. Chaque étage est grillagé. Nous n'avons plus qu'à nous insérer dans leur temporalité. Cette incursion dans un monde au-delà des frontières de l'humanité, dans l'insalubrité et l'abandon complets, se fait sans commentaire. La perspective proposée est celle de l'interné : les séquences sont longues, mornes, répétitives. Des gros plans s'attardant sur ces visages marqués par le manque d'hygiène et de soins. Les murs sont sales, l'objectif l'est aussi : on ne regarde pas les fous de l'extérieur, comme des voyeurs, on plonge dans leur huis clos. Étonnamment, les couettes et oreillers des lits paraissent propres. Cette immersion génère un grand malaise, voire une ré-



Samuel Lange Zambrano (Junior) dans *Pelo Malo*

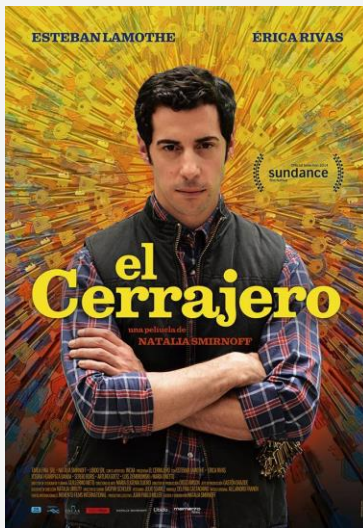


pulsion. Le personnel médical ne semble intervenir que pour administrer des médicaments. Cet hôpital psychiatrique est le siège d'un système totalitaire enfermant en son sein des désorientés en tous genres placés là par leur famille, des prisonniers politiques, des petits et grands délinquants, des meurtriers. Tout ce qu'on saura d'eux, c'est leur nom, et la durée de leur internement. En observant le caractère d'animalité et un certain reste d'humanité qui anime certains encore au travers de leurs prières, de leurs exercices physiques, de la tendresse qu'ils peuvent encore éprouver, des chansons que fredonnent certains, des paquets que d'autres partagent, on est bouleversé par l'érosion exercée sur ces êtres par l'incarcération : plus long est leur enfermement, plus évident est leur évolution vers un état animal. Dans l'absence de stimulation psychologique, la régression est implacable. Pareils à des animaux enfermés dans un parc zoologique. Si ces résidents n'étaient pas fous à l'origine, leur vie de détenu va se charger de les rendre fous. Le titre anglais, '*Til madness do us part* reprend la formule prononcée lors du mariage « 'Til death do us part », (jusqu'à ce que la mort nous sépare), mais ici, la folie a remplacé la mort. J'avoue avoir quitté au bout de 90 minutes ce documentaire proprement insoutenable. Il n'a pas été acheté par un distributeur européen (quel potentiel commercial peut bien avoir un documentaire sinistre de près de quatre heures ?), mais il a suscité un vif intérêt dans plusieurs festivals européens (Rotterdam et Venise entre autres). Il est douteux qu'un jeune public « tienne » toute la longueur du film, mais voir même partiellement '*Til Madness do Us Part* serait une excellente base de réflexion sur le principe même des institutions psychiatriques en général, et de celle présentée dans le film en particulier.

6. ***Pelo Malo – Cheveux rebelles***, Mariana Rondon, Venezuela 2013, 93', **Section « Compétition Internationale » - Distribué en Suisse par Look Now**

Junior, 9 ans, vit dans un quartier populaire de Caracas avec sa mère et son frère de 2 ans. Junior a les cheveux crépus de son père disparu ; il préférerait avoir les cheveux lisses de cette maman si dure avec lui, qui travaille si dur pour entretenir sa famille. Alors qu'elle est douce et câline avec le bébé, elle ne supporte pas son aîné, se montre distante, ne supporte pas qu'il l'approche. Déterminée et combattive comme un vrai chef de famille, un tempérament de prédateur enfermé dans un corps de femme, elle cultive une grande crainte : que Junior soit un *maricon* (homosexuel), parce qu'il rêve d'avoir de longs cheveux lisses ! De profession, elle est « *vigilante* » (agent de sécurité), ce qui n'est pas vraiment une profession de femme dans cette dangereuse mégapole de Caracas. Le film se joue en hiver 2012-2013, Hugo Chavez réélu en octobre 2012 se meurt du cancer, des hordes d'aficionados prient et se coupent les cheveux pour que Chavez ne meure pas ! Junior a pour unique copine de jeu une petite un peu obèse dont la mère donne des cours de diète pour maigrir. Il adore sa mère qui ne le lui rend pas, il aime beaucoup sa grand-mère (paternelle) qui lui a promis sa chevelure de rêve pour la photo de l'école : avec des cheveux lisses comme sa mère, il se sentira bien dans sa peau. Lisser les cheveux, grand-mère connaît ça, elle qui a les cheveux crépus. Mais elle « monnaie » son aide : elle veut que Junior apprenne les paroles d'un tube des années 1960 que chantait Henry Stephen (*Mi limon mi limonero, Entero me gusta mas, un Inglés dijo Yeh Yeh, Y un Francés dijo Oh la la !*). Pour paraître la ressemblance, elle va jusqu'à lui confectionner un cos-





Keira Knightley (Penny) et Steve Carell (Dodge) dans *Seeking a Friend for the End of the World*

tume à jabot et paillettes ! Quand Junior se plie aux caprices de sa mémé, elle lui lisse une moitié de chevelure ! Mais pas la tête entière. Finalement, pour avoir une photo, aller à l'école et calmer les angoisses de sa mère : Junior doit sacrifier ses cheveux. Les cheveux lisses et souples, ce n'est pas pour demain. J'ai trouvé le propos du film confus, pas assez centré sur le petit garçon et pas assez clair sur ses motivations. Le personnage de la mère prend trop d'importance, et son caractère macho, paranoïaque, obsédé par la crainte d'avoir un fils gay en fait quelqu'un d'antipathique. Trop de non-dit, ici aussi. Mais on n'est pas près d'oublier les gigantesques immeubles délabrés et sales contenant des myriades de clapiers dans lesquels vivent les différents protagonistes du film.

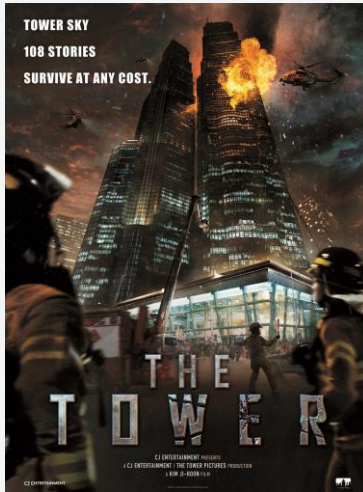
7. *El Cerrajero*, *Lock Chamer*, Natalia Smirnoff, Argentine 2014, 77' – **Section « Compétition Internationale »**

Buenos Aires, 2008. La ville est enveloppée dans un épais brouillard malodorant. Pour Sébastián, 33 ans, habile serrurier mais passablement coincé affectivement, va vivre des événements qui vont peut-être bouleverser sa vie. Son amie Monica lui annonce qu'elle est enceinte sans être certaine qu'il est le père. Sébastián lui donne aussitôt les coordonnées d'un médecin qui « réglera le problème », alors que Monica est encline à garder le bébé. Soudain, Sébastián se découvre un don : lorsqu'il répare les serrures de certains clients, il lui vient à l'esprit des vérités les concernant, et il ne peut s'empêcher de les dire. Ce qui fâche ou inquiète les clients concernés. Les révélations qu'il fait à la bonne de l'un d'eux, qui vient d'être cambriolé, amènent la jeune femme à s'installer pour quelques jours chez lui et cette rencontre va changer leur destin respectif. Et celui de Monica.

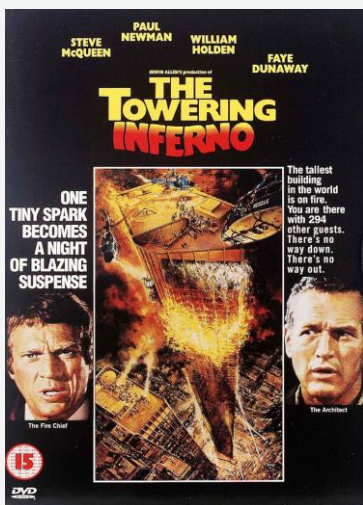
Un serrurier, c'est un spécialiste

de la précision et de la technique, c'est le cas de Sébastián. Mais il est aussi fou de boîtes à musique et est en train de construire une boîte à musique géante dont le clavier est constitué d'un ensemble de garnitures de serrures. Mais aucun son n'en sort. Bref, entre les sentencieux moments de vérité annoncés par une musique de fond et soulignés par le regard fixe de Sébastián, vérités qu'il sert durant de brèves épiphanies enclenchées au moment où il débloque une serrure, et toute la métaphore de la boîte à musique, je ne sais pas que faire du film. Son don déclenche des crises, il dénonce mensonge, adultère, criminalité, et bouleverse la vie des autres, mais pas la sienne ! Lui demeure dans son borborygme existentiel, accepte de se faire « soigner » par Daisy et son œuf magique, va retrouver Monica pour lui dire que « peut-être » et apprend qu'elle a avorté. Trop de non-dit et trop de travail pour le spectateur qui doit combler les vides !

La Section « **Cinéma de genre – Survivre** » regroupait des fleurons du « film catastrophe » qui est doté généralement d'une solide morale et qui offre formellement des scènes de cascades audacieuses dans des contextes extrêmement périlleux. Tout film catastrophe commence par la présentation chorale d'une poignée de personnages au destin desquels on s'intéressera plus particulièrement. Certains vont devenir des héros, d'autres connaîtront la rédemption, l'amour, la réconciliation, l'illumination... Les méchants (les riches, les politiciens, les scientifiques, c'est selon) seront généralement punis. Et la cerise sur le gâteau, c'est d'attendrir le spectateur avec une mignonne fillette ou un adorable toutou. Tout ça sur fond d'incendies, d'éboulements, de tsunamis, de tremblements de terre, de déluge, etc. De tels films devraient parler au jeune public.



Affiches de *The Tower* (2012) et *The Towering Inferno* (1974)



8. *Seeking a Friend for the End of the World – Jusqu'à ce que la Fin du Monde nous sépare*, Lorene Scafaria, Etats-Unis 2012, 101', **Section « Cinéma de genre : Survivre »**

Dans 21 jours, un astéroïde va atteindre la terre et la détruire. La population terrestre le sait, chacun s'y prépare à sa façon. Dodge, modeste agent d'assurances, sera seul, sa femme l'a quitté, préférant affronter la fin du monde sans lui. Il ne sait comment vivre le temps restant, lui qui estime avoir eu une vie dépourvue de sens. Comme sa femme de ménage qui persiste à venir faire son travail une fois par semaine ? Comme ces gens qui pillent et vandalisent ? Ou ceux qui boivent, se droguent, se livrent à tous les excès ? Ou encore comme ceux qui se suicident pour en finir plus vite, contreviennent aux lois et tabous, expérimentent jusqu'où ils veulent aller trop loin ? Non, rien de tout cela ne tente Dodge. Il quitte juste son travail, s'endort dans un parc, se réveille avec, attaché à sa cheville, un chien abandonné qu'il adopte, et il fait la connaissance de Penny, une jeune voisine un peu marginale, qui le convainc de partir à la recherche de son amour de jeunesse. Tous deux vont faire un bout de chemin ensemble pour s'aider mutuellement à réaliser leur « dernières volontés » ou peut-être, à mettre leur vie en ordre, dans un altruisme et une sérénité qui pourraient surprendre, tant ils diffèrent en cela des réactions plus attendues d'agressivité, de panique, de rage, de désespoir, de liberté exacerbée... En chemin, Penny et Dodge apprennent à se connaître, changent d'itinéraire, retrouvent le père de Dodge dont il s'était éloigné, et se trouvent l'un l'autre, finalement, pour partager une ultime et merveilleuse histoire d'amour.

9. *Ta-Weo – The Tower*, Kim Ji-hoon, Corée du Sud 2012,

121' – Section « Cinéma de genre : Survivre ». Notre [fiche pédagogique e-media](#).

Séoul s'apprête à fêter Noël dans la joie, l'opulence et la bonne humeur. La soirée la plus folle et la plus branchée se déroule dans la Sky Tower, une construction gigantesque, composée de très hautes tours jumelles, toutes de verre et de métal, dont les résidents sont des riches privilégiés. Cette année, des hélicoptères survolant le building vont l'arroser de neige, pour un vrai Noël blanc ! Las, deux hélicoptères s'écrasent sur le bâtiment, provoquant un terrible incendie. Des centaines de personnes sont prises au piège et les tours menacent de s'effondrer. Kim Ji-hoon, en vrai cinéphile, se permet de multiples clin d'œil vers des classiques du genre (*La Tour Infernale* (John Guillermin, Irwin Allen, 1974), *L'Aventure du Poséidon* (Ronald Neame, Irwin Allen, 1972), *Backdraft* (Ron Howard, 1991), *Lifeline* (Johnnie To, 1997), *Daylight* (Rob Cohen, 1998) ou encore *Titanic* (James Cameron, 1997)). Mais surtout, le réalisateur s'inspire des tragiques événements du 11 septembre 2001 et de la tour mythique de Babel, construite par un roi babylonien pour accéder au ciel. Il y a un peu de tout ça dans *The Tower* avec ces immenses tours jumelles, « touchant le ciel », incroyablement luxueuses, fief des privilégiés. La présentation des personnages centraux est un peu longue, et flotte dans un certain sirop manichéen. La partie catastrophe est, elle, rondement menée. La réalisation est soignée, les séquences variées et rythmées. Difficile de suivre la géographie des lieux, mais qu'importe, sachant que les protagonistes sont pris au piège, ils n'y a d'issue ni par le haut, ni par le bas des tours. Le cinéaste instille dans la narration une critique virulente de l'injustice sociale et des privilèges que se réserve féroce-ment une élite dont il dé-





Mourants et morts entassés dans un stade et incinérés dans  
**Gamgi – The Flu**



Park Min-ha (Kim Mi-Reu, la fille du Dr Mim In-Hae) dans  
**Gamgi - The Flu**

nonce l'égoïsme, le mépris des autres, la futilité criminelle. Comme dans Titanic, une certaine élite estime que sa survie vaut nettement plus que celle des sous-couches de la population ! On se prend donc d'affection pour le petit groupe auquel l'histoire va s'attacher : les héroïques sauveurs et les victimes prises au piège du feu.

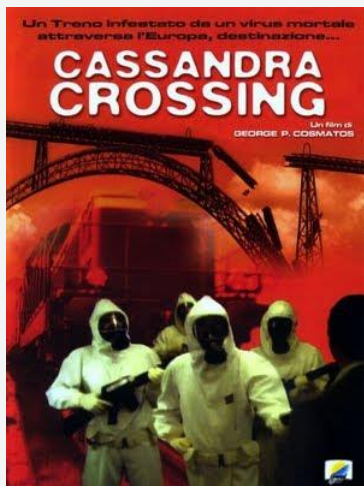
10. **Gamgi – The Flu**, Kim Sung-Su, Corée du Sud 2013, 122', **Section « Cinéma de genre : Survivre »**

Un container venant de Hong Kong, dans lequel gisent une vingtaine d'immigrés clandestins, tous morts à l'exception d'un seul, se retrouve à Bundang, dans la banlieue de Séoul. Lorsque les récipiendaires ouvrent le container, le survivant s'échappe, gravement malade, porteur d'un virus inconnu en Corée (probablement un dérivé de la grippe aviaire) et redoutable qui se transmet par l'air. En quelques heures, des dizaines de milliers de personnes sont contaminées, et meurent. Panique, violence, pillages, toutes les réactions viscérales face à la mort et la peur de mourir défilent sous nos yeux. Afin d'éviter que l'épidémie ne se propage au niveau national, voire planétaire, les autorités, pressées par des conseillers américains, optent pour des mesures radicales : mettre la ville (de 500'000 habitants) en quarantaine, empêcher toute personne (contaminée ou non) de s'en aller, pis, exterminer les mourants et les morts. Au préalable, le spectateur fait plus ample connaissance avec un jeune sauveur charismatique et plein de bon sens, une adorable petite fille dont la maman est médecin épidémiologiste, (ces trois vont bien entendu se rencontrer), une équipe de médecins qui mettent tout en œuvre pour enrayer l'épidémie et retrouver le survivant afin de fabriquer un vaccin, des autorités nationales (seul le président coréen ne perd pas son humanité) et

des représentants des Etats-Unis qui ne pensent qu'à sacrifier les personnes contaminées pour sauver le reste du pays, et du monde. D'une certaine façon, des bons et des méchants. Pas de souci, les bons vont gagner, à force de courage et de résistance. Les images de la propagation du virus par air sont puissantes, plus encore que dans le bon vieux **Outbreak** (Wolfgang Petersen, 1995), les scènes d'affrontement entre les défenseurs de l'ordre et les porteurs actuels ou potentiels du virus sont terrifiantes. À voir.

11. **Tao Qu Sheng Tian – Out of Inferno (3D)**, Oxide et Danny Pang, Chine, Hong Kong 2013, 207', **Section « Cinéma de genre : Survivre »**

C'est par une journée de canicule, la plus chaude depuis près de cinquante ans, qu'un incendie se met à ravager un gratte-ciel ultra-moderne, un immense centre commercial de Guangzhou, le jour de son inauguration. Deux frères qui ne se sont plus parlé depuis la mort de leur père, quatre ans auparavant, vont œuvrer de concert pour sauver de l'horrible fournaise le plus grand nombre possible. Qiang, spécialiste en alarmes incendies, est chef de la sécurité du prestigieux bâtiment dans lequel il a ses bureaux. Son frère Dajun, capitaine des pompiers, dirige les opérations depuis l'extérieur. Sauver des vies, c'est leur vocation à tous deux, et ils vont y mettre toutes leurs forces et leur énergie, au risque de leur vie. D'autres personnages dont on va suivre le destin se profilent, les égoïstes, les altruistes, les croyants, les bons, les méchants irréductibles et ceux qui sont encore capables de s'amender. Parmi ces derniers, un médecin qui semble prêt à faire des entorses au serment d'Hippocrate, ou encore une épouse superficielle et négative qui néglige mari et enfant, et même le capitaine Dajun, pour qui le devoir compte plus que la famille. Le combat contre les



flammes, l'effondrement des sols et des plafonds, les émissions de gaz toxiques, les ascenseurs et leur cage qui s'enrayent ou s'écroulent, est long et fait beaucoup de victimes. La tour infernale des frères Pang est terrifiante, les effets 3D sont un vrai régal et plongent le spectateur en pleines scènes d'action extrêmement périlleuses, que ce soit à l'intérieur de l'immeuble en feu ou en suspension au-dessus du vide, à des centaines de mètres du sol, à l'extérieur. Grand frisson garanti.

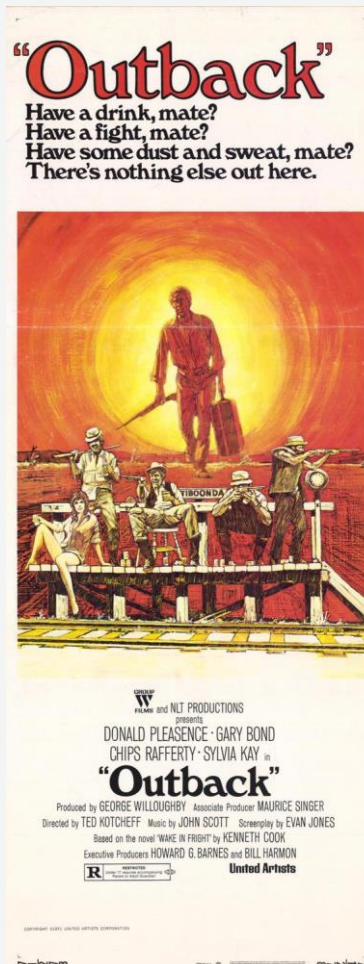
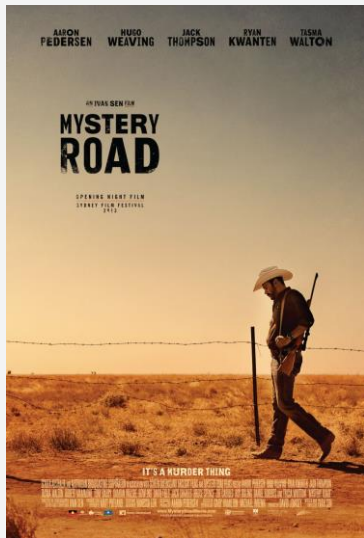
12. **03:34 Terremoto en Chile**, Juan Pablo Terniciar, Chili 2011, 100 minutes – **Section « Cinéma de genre : Survivre »** [Notre fiche pédagogique e-media.](#)

Le 27 février 2010, un tremblement de terre d'une magnitude estimée à 8.8 sur l'échelle de Richter (ce qui en fait l'un des séismes les plus puissants jamais enregistrés) frappe le centre du Chili à 03:34, heure locale. Au milieu d'une foule de sinistrés, une mère de famille à la recherche de ses enfants en vacances avec leur père, deux taulards en cavale, un couple âgé qui élève leur petite-fille orpheline, un groupe de jeunes gens en vacances vont vivre les moments les plus difficiles de leur existence. On sait très vite où cibler ses sympathies. Par la suite, ce sont moins les images du séisme que ses effets qui nous sont présentés. Pour certains, ce sera l'occasion d'une complète rédemption, pour d'autres, le deuil, le bonheur retrouvé, le châtiment, l'amour. Le film montre l'histoire parallèle de trois familles qui ont vécu le tremblement de terre à Dichato, ville côtière au sud du Chili. Terniciar n'avait certes pas les moyens financiers déployés dans d'autres films-catastrophes montrés cette année, mais son film n'en est pas moins bon, et ses personnages frappés par la désolation pas moins émouvants.

13. **Cassandra Crossing – Le Pont de Cassandra**, George Pan Cosmatos, Italie, Grande-Bretagne, Allemagne, France 1976, 129' - Section « **Cinéma de genre : Survivre** »

Genève, années 1970. Deux terroristes déguisés en ambulanciers s'introduisent dans le siège de l'OMS (Organisation Mondiale de la Santé) pour faire sauter l'immeuble. Ils sont repérés, une fusillade éclate, un des hommes est abattu. L'autre s'enfuit, mais a été exposé à un virus mortel que les tirs ont libéré. Le fugitif réussit à monter dans le Transcontinental Express Genève – Stockholm et ne tarde pas à contaminer bon nombre de passagers. À bord de ce train qui pourrait devenir leur cercueil : un célèbre chirurgien, son ex-femme, l'épouse d'un marchand d'armes, son jeune amant, un agent du Narcotic Bureau, un vieux Juif rescapé des camps, un groupe de hippies. Chargé de juguler la contagion, le colonel MacKenzie, de l'état-major de l'OTAN orchestre depuis Genève les opérations : il ordonne de faire sceller le train et de le dévier vers l'ancien camp de concentration Yanof, en Pologne, où les passagers seront mis en quarantaine. Et pour atteindre sa destination, le train doit franchir le pont de Cassandra, désaffecté depuis 1948, qui risque de s'effondrer... Ce qui ne semble nullement inquiéter MacKenzie : en fait, c'est bien à la mort que sont envoyés les passagers du train. Mais le virus n'est peut-être pas si mortel que ça, certains malades montrent quelques signes d'amélioration : les passagers, conscients d'être abandonnés, vont tout mettre en œuvre pour sauver leur vie. Les détracteurs du film dénoncent une légion d'invéraisemblances et d'erreurs. La géographie est effectivement fantaisiste, et c'est un peu gênant que le pont censé relier la Tchécoslovaquie à la Pologne soit le célèbre Viaduc de Garabit, dans le Cantal, construit dans les an-





nées 1880 par Gustave Eiffel ! Mais si l'on effectue la « suspension consentie de l'incrédulité » (willing suspension of disbelief) requise et qu'on se laisse aller au plaisir du suspense généré par les efforts et tentatives d'une brochette de protagonistes interprétés par des grandes pointures du cinéma, la plupart aujourd'hui disparues, quel bon moment !

**Les deux films de la section spéciale : « Australie – The Outback » dépeignent un environnement qui semble peser lourdement sur l'identité et le destin de ses habitants. D'un côté clivage social et racisme. De l'autre alcoolisme et bestialité. Dans les deux cas, on pourrait conclure que l'aridité et la vacuité naturelles des lieux engendrent l'ennui qui engendre les dérives. Une jolie source de réflexion !**

14. **Mystery Road**, Ivan Sen, Australie 2013, 112', Section « **Australie/The Outback** »

Dans l'Outback australien, Jay Swan enquête sur la mort d'une jeune fille aborigène dont le cadavre a été trouvé dans des canalisations proches de la grand route à la sortie de la ville. L'enquêteur (Stetson et tenue de cowboy) revient d'un stage à Melbourne, et retrouve, dans cet arrière-pays où les aborigènes sont des laissés-pour-compte, ses propres racines, pis, sa famille, bien mal en point. Le quotidien, le besoin d'évasion, la survie des aborigènes passent par la drogue, la prostitution et le jeu. Sa quête réveille les tensions entre les siens et les descendants des colons blancs. Ni les uns ni les autres ne veulent répondre à ses questions, il progresse très lentement dans son enquête : les siens le considèrent comme un traître, ses collègues (blancs pour la plupart) l'ostracisent parce qu'il est aborigène, et peut-être aussi parce qu'ils ont les mains sales. On le chasse, on le menace même. On lui a confié cette en-

quête pour qu'elle n'aboutisse pas. Qui se soucie déjà du meurtre d'une jeune aborigène ? Ce western australien ouvre une réflexion sur le sort des aborigènes australiens, qui n'a rien à envier à celui des Indiens d'Amérique, face à la colonisation blanche. Sur la prostitution juvénile pour obtenir drogue et alcool, sur un présent qui ne semble guère offrir d'avenir, tant il se déroule tragiquement dans le lieu bien nommé « Massacre Creek » ! Références au film d'horreur (la franchise *Friday the 13th* avec le masque de gardien de hockey, *From Dusk till Dawn* (Robert Rodriguez, 1996) avec le motel « Dusk till Dawn », *The Pack* (Robert Clouse, 1977) avec les chiens qui attaquent l'homme, mais on reste toutefois dans la dure réalité du clivage social, du racisme latent, de la misère et l'isolement de l'Outback. Le paysage est vaste et oppressant, l'homme est tout petit et vulnérable au cœur du désert.

15. **Wake in Fright (Outback)**, Ted Kotcheff, Australie 1971, 114', Section « **Australie/The Outback** »

John Grant, est un jeune enseignant sans véritable vocation pédagogique, placé contre son gré au milieu de nulle part en plein Outback pour pratiquer sa profession. Noël approche, il va quitter pour six semaines le cabanon qui lui sert d'école, à quelque distance des rails de chemin de fer, d'une élévation qui sert de quai de gare, et d'une autre cabane qui ose s'appeler hôtel. Autrement, rien à perte de vue, comme le montre la caméra qui opère un balayage de 360°. Grant va passer Noël avec son amie à Sydney. Le train l'amène à Bundanyabba, bled minier, où il a prévu de passer une nuit avant de s'envoler pour Sydney. Les distractions locales des hommes, des vrais, c'est boire et jouer, jouer et boire. Grant l'apprend à ses dépens : refuser de boire est une insulte ! Il



Statue de Bim érigée à Voronej

va être happé par un système brutal et menaçant où l'hospitalité n'est accordée qu'à ceux qui boivent : une première soirée largement arrosée, parmi des locaux qui braillent tout en engloutissant des litres de bière, tout en jouant au « two-up » (un jeu de pile ou face local). Grant boit, joue, gagne, et finit par tout perdre. Il ne peut plus repartir. Pris en charge par ses nouveaux « amis » qui veulent faire son éducation, il obéit à leurs rites : beuveries, bagarres, massacres nocturnes de kangourous, veisalgie aiguë (= gueule de bois) et on recommande ! Grant commence sa descente aux enfers, son auto-destruction. Il n'est plus qu'un débris humain, souillé, beuglant, comme tous ceux qui ont fait de lui ce qu'il est devenu. Est-ce l'environnement désolé qui ôte toute dignité à ces hommes, la civilisation ne résisterait-elle pas à certains environnements ? Y a-t-il vraiment une bête féroce et dépravée en chacun ? Telles sont quelques-unes des questions que pose ce film injustement méconnu.

**Dans la « Diaspora : Slava Bykov et la Russie », deux films fort différents, la saga d'un chien fidèle, et l'amour malgré la guerre. Un grand sentimental, ce Slava Bykov, aujourd'hui entraîneur de l'équipe nationale de hockey de Russie, après avoir été la star du HC Fribourg-Gottéron dans les années 1990 et acquis la nationalité suisse.**

**16. Belyi Bim, Chyornoe Ukho / Bim, Chien Blanc à l'Oreille Noire, Stanislav Rostotsky, URSS 1977, 182' - Section « Diaspora : Slava Bykov et la Russie »**

Ce tearjerker (tire-larmes !) soviétique, débordant de bons sentiments, de préceptes philosophiques et moralisateurs, est néanmoins très agréable à regarder. On espère vivement que le chien vedette du film n'a pas souffert

comme les chats japonais incarnant **Chatran / Koneko Monogatari** (Masanori Hata, Japon 1989) ! Bim est un setter anglais blanc à l'oreille noire, un chiot condamné à la naissance parce que non conforme aux normes de sa race, et recueilli par Ivan Ivanovich, un vieux chasseur amoureux de nature. Sous la houlette patiente d'Ivanovitch, Bim développe des talents innés de chien de chasse doté d'une mémoire et d'une intelligence supérieures. Le jour où Ivanovitch est hospitalisé pour un problème de cœur, le chien ne supporte pas la séparation et se lance à la recherche de son maître. C'est le début d'une saga au cours de laquelle force malheurs vont s'abattre sur le pauvre Bim en particulier, et sur les protagonistes tout autour en général. Il se pourrait que dans le destin de Bim, les spectateurs russes ont reconnu leur société, rurale et urbaine, déchirée entre théorie (les plans quinquennaux décidés par le Comité central du Parti communiste) et arbitraire aveugle des gens chargés de les appliquer.

Cette adaptation du roman éponyme de Gawril Trojepolsk obtint en 1979 l'Oscar du meilleur film étranger. Le livre eut un tel succès qu'une statue de Bim assis, attendant le retour de son maître, a été érigée dans les années 1990 à Voronej, en l'honneur de Trojepolsk. Et savez-vous qu'à Tokyo, à la gare de Shibuya se trouve une autre statue canine, celle de Hachiko, un chien fidèle qui continua à attendre son maître même après le décès de celui-ci ! Les Américains n'en ont pas fait autant pour Lassie, chien fidèle (la chienne colley créée par Eric Knight, dans son roman de 1940, qui inspira de nombreux films et séries télévisées) !

**17. Stalingrad 3D, Fedor Bondarchuk, Russie 2013, 131', Section « Diaspora : Slava Bykov et la Russie »**





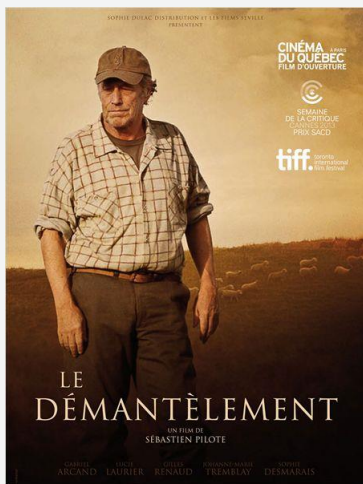
**Stalingrad** est un long flash-back inspiré par les journaux intimes de témoins survivants. Le film commence dans le temps présent, juste après le puissant tremblement de terre de Tohoku qui a dévasté le nord-est du Japon en 2011. Un groupe de survivants est découvert sous les décombres d'un immeuble et les tentatives d'excavation commencent. Un secouriste bénévole russe descend auprès d'eux et, en guise de distraction, leur raconte l'histoire de ses « cinq pères ». Automne 1942, (la bataille de Stalingrad fait rage depuis le 17 juillet 1942 et va se prolonger jusqu'au 2 février 1943) Les troupes de la Wehrmacht sont à Stalingrad. Surpris par la résistance de l'Armée rouge, les Nazis se regroupent dans cette ville dont la prise revêt une importance stratégique pour Hitler et ses alliés. Un groupe de cinq soldats russes et leur capitaine défendent âprement un bâtiment habité par la seule survivante, une jeune fille de 19 ans, Katya. Du côté des Allemands, on apprend à connaître le Capitaine Kan (Khan ou Kahn ?) qui tombe amoureux de Masha, une jeune Russe qui ressemble à sa défunte épouse. Plongés au cœur d'un des conflits les plus meurtriers de l'Histoire (près de 2 millions de morts), dans des ruines fumantes, entre deux combats meurtriers, les personnalités protagonistes et leur histoire se profilent peu à peu. Les six Russes, tous attirés par Katya qu'ils veulent protéger et gêner à tout prix, ce qui les empêche de n'être que des machines de guerre, ne peuvent qu'être sympathiques. Du côté de la Wehrmacht des combattants prêts à tout pour la gloire du Führer, avec une exception : le capitaine amoureux, que son amour pour une jeune Russe fait détester la guerre, même s'il obéit sans faillir. L'intérêt qu'il porte à Masha fait le malheur de celle-ci : aux yeux des siens, elle a trahi. Alors qu'elle n'a pas choisi, et que Kan et elle ne se comprennent pas. Leur histoire est émouvante, tout comme celle

de Katya et de ses protecteurs. Stalingrad a concouru cette année pour l'Oscar du meilleur film étranger. Les effets spéciaux 3D au service de scènes d'action (destruction aux lance-flammes, soldats en feu courant dans tous les sens, explosions et pluie de gravats, etc.) au sein de bâtiments en ruines sont étonnants, le climat apocalyptique est parfait. Peut-être y a-t-il un peu trop de ralentis, quoiqu'ils soient bienvenus dans les scènes d'action ! Le fond musical est parfois envahissant, intervenant de façon récurrente pour exacerber nos réactions.

Ci-après le seul film de la section « **Hommage à ... Histoire du cinéma iranien par ses créateurs** » que nous ayons vu. 14 réalisateurs iraniens (leurs noms se trouvent sur le site du FIFF) ont été consultés sur leurs préférences dans la cinématographie iranienne et 27 films ont été plébiscités. Le FIFF a réussi à trouver 15 d'entre eux. *Davandeh* était l'un des mieux cotés.

**Davandeh - The Runner**, Amir Naderi, Iran 1985, 94' - **Section « Hommage à ... Histoire du cinéma iranien par ses créateurs »**

Le film tire son titre d'un rite récurrent dans le film : un groupe de jeunes garçons courent, malgré la chaleur accablante, un train de marchandises. Est déclaré gagnant celui qui réussit à toucher le wagon de queue. Cette course à la poursuite d'un train en marche devient la métaphore de base du film : lutte pour la survie, rendue possible grâce à la force, la constance et la volonté. Pendant quelques mois, dans un présent indéterminé, on s'attache aux pas d'Amiro, un gamin de 13 ans vêtu de haillons qui vit au jour le jour. Il est orphelin, il vit de petits boulots : de fouilleur de poubelles, il se fait récupérateur de bouteilles vides (qu'il va chercher dans les eaux infestées de requins du port, le film se joue vraisemblablement



À suivre ...

**29e  
Festival  
International  
de Films  
de Fribourg**

**21.3 – 28.3.2015  
www.fiff.ch**

dans le Golfe persique), puis vendeur d'eau glacée, puis garçon-cireur. Amiro sait compter, et il connaît ses droits. Lorsqu'un client oublie de lui payer un verre d'eau et s'éloigne rapidement à bicyclette, Amiro le poursuit à la course, le rattrape, réclame son dû, ce que l'autre paie sans broncher ! Avec les rials économisés, il s'achète des magazines étrangers offrant des images d'avions ou de bateaux, le texte importe peu, Amiro ne sait pas lire. Mais il voudrait savoir lire et écrire, et s'inscrit même aux cours du soir. Là, il apprend l'alphabet farsi, dont il chante les lettres comme une furieuse incantation. Cette fureur, qu'il exprime par des cris prolongés, il ne la ressent pas seulement quand il ânonne l'alphabet, mais aussi quand il contemple un avion ou un bateau qui s'en va sans lui. Il veut grandir, en savoir plus, aller toujours plus loin. Et il le pourra un jour, il le prouve dans la scène finale où il gagne une épuisante course contre la montre, pour aller récupérer un morceau de glace fondante posé près de puits de pétrole en feu. *Davandeh* offre la vision du monde d'un enfant pauvre, qui croit en soi et progresse.

Nous aurions fréquenté plus assidûment la section « **Décryptage : Petits Remèdes contre la Crise** » si les horaires l'avaient permis. Nous ne pouvons parler que du film canadien *Le Démantèlement*, qui sort sur les écrans romands, et ne manquera pas de toucher le public par sa beauté formelle et son ton élégiaque. (Peut-être pas les jeunes qui pourraient s'y ennuyer, puisque ça bouge peu !)

**Le Démantèlement**, Sébastien Pilote, Canada 2013, 111', **Section « Décryptage : Petits Remèdes contre la Crise »** - Distribué en Suisse par Cineworx.

Québec rural, de nos jours. Gaby (Gabriel Arcand) propriétaire de la Ferme Gagnon & Fils, n'a pas de

filles, mais deux grandes filles qui ont quitté le domaine et vivent à Montréal. Gaby, 63 ans, est seul à s'occuper de son élevage de moutons et en ces temps de crise, son entreprise ne lui rapporte plus guère ; et pour un éleveur, peut-il être question de retraite ? Depuis vingt ans, il n'a pris que trois jours de congé. Il est seul, n'a pas vu grandir ses petits-enfants, il travaille dur pour peu de gain. Un jour, l'aînée lui demande de l'aider financièrement : elle va divorcer et risque de perdre sa maison. Ni une ni deux, ce père qui adore ses filles décide de démanteler la ferme, de tout vendre, et d'aller prendre un petit appartement en ville. Mais le terrain ne vaut pas grand-chose dans la région reculée où il vit. Peu à peu se dessine devant nous le portrait d'un père seul, digne, empli d'abnégation et d'amour. La caméra de Pilote filme les grands espaces verts du Québec, se découpant parfois sur un ciel rougeoyant, comme des images élégiaques et nostalgiques d'un autre temps, captant la dimension paisible et presque bucolique de la modeste bergerie de Gaby, vouée à disparaître. Gaby aussi est voué à disparaître, il est attaché à cette terre qui ne peut plus le nourrir, et qu'il sacrifie, pour sauver sa fille, mais aussi faute d'héritiers. Les personnages se devinent peu à peu, par petites touches, ils ne s'expriment guère. C'est un film sans paroles ou presque, qui traite de l'incommunicabilité entre un père et ses filles qu'il adore, sur un lien familial qui se fait ténu, en dépit de Gaby. Le rythme est lent, les scènes sont longues. La problématique touche, mais on reste un peu en deçà. Loinement, cela fait penser à **King Lear** (William Shakespeare) ou au **Père Goriot** (Honoré de Balzac).

**Ita est : la moisson 2014 laisse bien augurer de la suite ! Il ne reste plus qu'à agender le FIFF 2015 : 21 mars au 28 mars 2015. Ars longa, vita brevis !**



---

## Pour en savoir plus

Le site du Festival international de Films de Fribourg, FIFF :  
<http://www.fiff.ch>

Les pages du site d'éducation aux médias [www.e-media.ch](http://www.e-media.ch) consacrées au FIFF :  
[http://www.e-media.ch/e-media/medias/cinema/festivals/festival\\_de\\_fribourg](http://www.e-media.ch/e-media/medias/cinema/festivals/festival_de_fribourg)

L'offre de Planète Cinéma pendant le FIFF :  
<http://www.fiff.ch/scolaires/informations/offre-generale.html>

Le blog de Planète Cinéma :  
<http://blogplanetecinema.wordpress.com>

Le site fri-portail, portail pédagogique fribourgeois bilingue :  
<http://www.friportail.ch>



Suzanne Déglon Scholer enseignante,  
chargée de communication PromFilm  
EcoleS, avril 2014 / "Droits d'auteur :  
Licence Creative Commons":  
<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>